

à ailes étroites, ainsi nommé à cause de l'analogie de sa forme avec celle d'un véritable boisseau : *Il a jeté dans la boue le BOISSEAU du bourgeois.*

— Fig. Dans un langage emprunté à l'Evangile, Voile sous lequel on cache la vérité, le talent, la lumière intellectuelle : *Cacher la lumière sous le BOISSEAU. Cette lumière, qui était sous le BOISSEAU, éclaire maintenant tout le monde.* (M^{me} de Sév.) *Dieu ne vous a pas mis sous le BOISSEAU, mais sur le chandelier.* (Fén.) *Allons à la découverte ! l'éloquence ne se cache pas sous le BOISSEAU.* (Sté-Beuve.) V. LUMIÈRE.

— Archit. Nom donné à des tubes courts de terre cuite ou de fonte, qui sont façonnés de manière à s'emboîter les uns dans les autres, et que l'on place, soit dans les murailles, soit en dehors sous un enduit de plâtre, pour former les chaudières des lieux d'aisances ou les tuyaux des cheminées.

— Techn. Trou conique dans lequel on ajuste la clef d'une cannelure. Il se compose d'une cannelure, dans laquelle on place les pipes de terre et autres menus objets pour en opérer la cuisson. Il cylindre creux qui fait partie du moulin à tan. Il Instrument pour recouvrir d'ouvrages de mailles les poignées des cravaches, et pour faire toute sorte de tresses rondes. Il Instrument qui le boutonnière et le passementier placent sur leurs genoux, et dont ils se servent pour faire des tresses rondes.

BOISSEAU (Jean), géographe et généraliste français de la seconde moitié du XVIII^e siècle. On lui doit, entre autres publications : *Europe française* (1641, in-fol.); *Topographie française* (1641, in-fol.); *Théâtre des Gaules* (1642); *Origine et généalogie de la royale maison de France* (1646); *Tableau portatif ou Description du royaume de France, sur laquelle est tracée la route des postes et des grands chemins* (1646); *Théâtre ou Tableau contenant les noms et les armes de tous les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit* (1651). Citons encore son *Recueil de tous les ordres de chevalerie et de leurs colliers*, avec un sommaire de leur histoire (Paris, 1636, in-fol.).

BOISSEAU (François-Gabriel), médecin français, né à Brest en 1791, mort à Metz en 1836. Il servit d'abord dans l'armée comme sous-aide, puis entra au Val-de-Grâce, où il continua ses études médicales. Il fut le principal rédacteur du *Journal universel des sciences médicales* et collabora à la *Biographie médicale*. Après la révolution de 1830, il fut nommé professeur à l'hôpital militaire de Metz. Ses principaux ouvrages sont : *Réflexions sur les principes généraux de la doctrine de Paul-Joseph Barthez* (1819); la *Pyretologie physiologique ou Traité des fièvres considérées dans l'esprit de la nouvelle doctrine médicale etc.* (1823, in-8°); *Considérations générales sur les classifications en médecine* (1826, in-8°); *Nosologie organique* (1828, 4 vol.).

BOISSEAU (Caroline), dite M^{me} Albert, actrice française contemporaine. Elle fut engagée à l'Odéon comme première dugazon, et devint cantatrice de la chapelle de Charles X. De là elle passa au théâtre des Nouveautés, puis au Vaudeville. Elle se fit surtout remarquer dans *Un Duel sous Richelieu*, *Léontine*, *Georgette* et la *Camargo*.

BOISSEAU (Jacques-Messidor), dit Henri, dessinateur et graveur français contemporain, né à Paris en 1794; élève de Bertin et de Michalon pour le dessin, de Fortier pour la gravure, il a remporté, en 1814, au Dépôt général de la guerre, un prix de gravure de topographie. Il a exécuté quelques eaux-fortes isolées : la *Jeunesse se défendant contre l'Amour*, la *Vue du château d'Arc*, un *Paysage héroïque*, d'après Poussin, et un assez grand nombre de gravures pour des ouvrages illustrés, notamment pour les *Monuments de la France*, de M. de Laborde, et pour l'*Univers pittoresque*.

BOISSEL DE MONTVILLE (Thomas-Charles-Gaston, baron), magistrat et pair de France, né à Paris en 1763, mort en 1832. Il fut d'abord conseiller au parlement; pendant la Révolution, il prit le nom roturier de Boissel, inventa une nouvelle faux à scier le blé et perfectionna les moulins à vent. Louis XVIII le fit entrer à la Chambre des pairs. On a de lui : *Voyage pittoresque et navigation exécutée sur une partie du Rhône réputé non navigable* (1795, in-4°); *Description des atomes*, nouvelle théorie de l'univers (1813); *De la législation sur les cours d'eau* (1817, in-4°); *Peut-être* (1825); *Mon théâtre* (1828, in-8°).

BOISSELAGE s. m. (boi-se-la-je — rad. boisseau). Mesurage, travail du mesureur de matières sèches : *Dans certaines halles, les frais de BOISSELAGE sont exclusivement supportés par le vendeur.*

BOISSELÉE s. f. (boi-se-lé — rad. boisseau). Plein boisseau, contenu d'un boisseau : *Acheter une BOISSELÉE de blé, de riz, de farine.*

— Mesure de superficie en usage dans certaines parties de la Vendée, et correspondant à 10 ares 54 : *La BOISSELÉE de fèves ou d'orge a moins d'étendue que celle de froment et rapporte moins.*

BOISSELIER s. m. (boi-se-lié — rad. boisseau). Celui qui fait ou vend des boisseaux et autres mesures de capacité en bois, des

ustensiles de ménage et autres, pareillement en bois : *Acheter un tamis chez le BOISSELIER.*

BOISSELIER (Félix) l'aîné, peintre français, né à Damphal (Haute-Marne) en 1776, mort à Rome en 1811. Il vint à Paris à l'âge de quatorze ans, et entra comme apprenti dans une manufacture de papiers peints, où il reçut des leçons d'un peintre décorateur italien nommé Sieti. Bientôt il fut à même de remplacer ce dernier comme dessinateur en chef de la fabrique. Incarcéré sous la Révolution pour des opinions qui n'étaient plus de cette époque, il fut relâché le 13 thermidor et admis comme élève dans l'atelier de Regnault. Il remporta le grand prix de peinture en 1805, et le premier grand prix de Rome en 1806. Il se livra en Italie à de sérieuses études, que la mort vint malheureusement interrompre. Un des tableaux qu'il avait envoyés de Rome, la *Mort d'Adonis*, figura au Salon de 1812 et fut acquis par l'Etat en 1821 : il fait partie de la galerie du Louvre.

BOISSELIER (Antoine-Félix) le jeune, peintre français, frère du précédent, né à Paris vers 1780, mort à Versailles en 1854. Il fut élève de son frère et de Jean-Victor Bertin. Il exécuta, dans la manière de ce dernier, des paysages historiques qui figurèrent avec succès aux expositions de 1817 à 1853, mais qui sont oubliés pour la plupart aujourd'hui. Parmi ceux que l'on conserve dans les musées et les édifices publics, nous citerons : la *Mort de l'athlète Polydamas* et la *Mort de Bayard* (Salon, 1819), à Fontainebleau; la *Défense de Louis VII dans les défilés de Lodiécé* (Salon, 1824), à Fontainebleau; *Saint Paul à Ephèse* et la *Baptême de Lennuque* (1827), dans l'église Saint-Sulpice; un *Paysage du Dauphiné* (1842), au musée de Dijon. Boisselier le jeune remporta le deuxième grand prix au premier concours de paysage historique à l'Institut, en 1817; il obtint une médaille de 2^e classe en 1824 et fut décoré de l'ordre de la Légion d'honneur à la suite du Salon de 1842. Il s'était fixé à Versailles vers 1830, et avait été nommé professeur de dessin de l'école de Saint-Cyr.

BOISSELIÈRE s. f. (boi-se-liè-re). Ornith. Nom vulgaire de la pie-grièche grise.

BOISSELLERIE s. f. (boi-sè-le-ri — rad. boisseau). Métier, commerce du boisselier : *Apprendre la BOISSELLERIE. Se mettre dans la BOISSELLERIE.* Objets fabriqués par le boisselier : *Vendre, acheter de la BOISSELLERIE.*

BOISSELOU s. m. (boi-se-ion). Agric. Petite bêche pour sarcler le blé.

BOISSELOT (Dominique-François-Xavier), compositeur français, né à Montpellier le 3 décembre 1811, est fils d'un éditeur de musique. Son éducation musicale était à peine ébauchée lorsqu'il vint à Paris, en 1830. Après avoir suivi un cours d'harmonie au Conservatoire, il étudia le contre-point et la fugue sous la direction de M. Fétis. M. Boisselot suivit aussi le cours de composition libre de Lesueur, maître de la chapelle du roi et auteur de l'opéra des *Bardes*. Le caractère studieux du jeune homme, son organisation éminemment musicale, tout lui présageait un bel avenir. Aussi M. Boisselot obtint-il le second prix de composition au concours de 1834, et le premier prix deux ans plus tard, pour sa cantate de *Velleda*, qui fut exécutée à l'Institut le 8 octobre 1836. Cette cantate se faisait remarquer par des qualités peu ordinaires. La mélodie et la science s'y alliaient dans une juste mesure. L'habileté du débutant avait triomphé de la sécheresse d'un scénario absurde. C'était donc un réel succès et un succès tout personnel. En 1838, à la séance publique de l'Académie des beaux-arts, les dilettantes applaudirent une ouverture remarquable de M. Boisselot, qui, en 1840, obtint un poème en trois actes de Scribe et Gustave Vaéz. Le jeune compositeur eut le loisir de ciselier son œuvre avec amour, car ce ne fut que le 16 janvier 1847 que l'Opéra-Comique se décida à représenter *Ne touchez pas à la reine* ! Le scénario, emprunté à un roman de M. Michel Masson, est d'une grande simplicité. Ferdinand aime la reine, dont il a sauvé les jours, sans s'inquiéter de la loi qui défend de toucher Sa Majesté. Ferdinand est condamné à mort; mais, au dénouement, la souveraine fait un coup d'Etat et épouse son libérateur. Ce livret, rempli de charmants détails, avait inspiré à M. Boisselot une partition digne d'être signée par M. Auber. On remarqua surtout les morceaux suivants : au premier acte, les couplets : *Ne touchez pas à la reine*, et le chœur : *Heine, à qui la beauté fait une double royauté*; au deuxième acte, le boléro : *Pedro le mulotier*, chanté à ravir par Mlle Louise Lavoie; et l'air du ténor : *Fleur de beauté, suave reine*; enfin, au troisième acte, l'air : *Hélas ! qui m'aimera ?* et les délicieux couplets : *Il faut, en amour, craindre les discours*. Le succès fut des plus brillants; M. Boisselot, qui attendait son tour depuis de longues années, débuta par un coup de maître. Et cependant on n'a pas repris son ouvrage, acclamé en province et à l'étranger. De plus, les directeurs successifs de l'Opéra-Comique ne lui ont jamais offert l'occasion d'un nouveau triomphe. M. Charles Ponchard a débuté, au mois de décembre 1847, dans cet opéra, par le rôle de Ferdinand. On comprend la position d'un compositeur, qui, après des études opiniâtres, est parvenu à assimiler les plus parfaits secrets de l'art

et se voit néanmoins condamné au silence par les mauvais vouloir des administrateurs. M. Boisselot se mit alors à composer des romances et des morceaux pour piano, essayant ainsi de tromper son impatience. Il put croire un moment que la Chance, cette déesse encore plus aveugle que l'Amour, allait le dédommager de sa déception. Adolphe Adam avait, à ses risques et périls, fondé l'Opéra-National. La fortune du courageux auteur du *Chalet* avait sombré, mais le théâtre existait encore, et M. Boisselot y fit représenter, le 27 septembre 1851, *Mosquita la sorcière*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Gustave Vaéz. Fernande, voulant corriger son cousin, le fils du vice-roi du Mexique, qui est surtout le *Roi du vice*, et le punir d'avoir refusé sa main, prend le costume et les allures de la bohémienne Mosquita. Elle réussit à souhai. Sa voix, son esprit, sa coquetterie, s'exerçant sous divers déguisements, rendent tout à tour le jeune homme amoureux et furieux; le cœur guérit les blessures de l'amour-propre. Mosquita, attendrie, pardonne et épouse son cousin. Ce libretto n'était qu'un pastiche de *Don Juan*, du *Comte Ory*, des *Diamants*, de la *Sirène* et de *Giralda*; mais il offrait des situations musicales, ce qui est l'important. La partition parut remarquable. On acclama au premier acte un chœur très-brillant, et le finale, où se trouve la chanson bachique : *Mes amis, buvons ! que le vin pétille !* dont le refrain : *Et mon dernier verre et mon dernier jour*, est plein de franchise et d'entrain. Dans les couplets de Benita : *Bouquet de mariée*, qui ouvrent le second acte, on dirait que M. Boisselot s'est inspiré d'un air de danse du XVIII^e siècle, intitulé la *Romanesca*. Il y a encore dans cet acte un chœur rempli de verve et de gaieté, qui rappelle le *Fin ch'han del vino* du *Don Juan* de Mozart. On remarque, au troisième acte, le beau duo des amants : *Que me voulez-vous ?* morceau de passion, de science et de déclamation bien sentie et vraiment inspirée. Dans le chant de longue haleine en *mi* mineur, dit par Manoël, ces mots : *Il m'aime ! j'êtes avec obstination* par Mosquita sur le tissu mélodique, sont d'un excellent effet dramatique. Cet opéra, qui obtint un réel succès, n'a cependant pas été repris, et M. Boisselot, justement blessé du mauvais vouloir de MM. les directeurs, a désormais laissé le champ libre aux *faiseurs*. Ce compositeur dirige à Marseille, depuis quelques années, la manufacture de pianos fondée par son père. Il est aussi le chef d'une importante maison de commerce de musique à Paris. On se plaint de la pénurie des artistes de talent; M. Boisselot est la preuve vivante que nous ne manquons pas d'artistes, mais que les dons naturels et les talents ne suffisent pas pour lutter contre le savoir-faire; et voilà pourquoi la musique se meurt en France !

BOISSERÉE (Sulpice), architecte et archéologue allemand, né à Cologne en 1783, mort dans cette ville en 1854. Il a formé, avec son frère Melchior, une magnifique collection d'anciens tableaux allemands, qu'il vendit en 1827 au roi de Bavière, moyennant la somme de 120,000 thalers, et qui est aujourd'hui à la pinacothèque de Munich. Boisserée se fixa alors dans cette ville avec son frère; il fut nommé, en 1835, conservateur général des monuments artistiques de la Bavière, puis membre de l'Académie des beaux-arts de France, et, après avoir voyagé en France et en Italie (1836-1837), il fut appelé à occuper une chaire d'archéologie, créée pour lui à Bonn. Sulpice Boisserée a publié des ouvrages importants : les *Monuments de l'architecture dans le Bas-Rhin du VIII^e au XII^e siècle* (Munich, 1830-1833, grand in-fol., recueil de 72 planches); *Collections de tableaux allemands... avec des notices sur les peintres primitifs*, c'est la collection citée plus haut (Munich, 1822-1839); enfin, *Vues, plans, coupes et détails de la cathédrale de Cologne, avec des restaurations d'après le plan original, accompagnées de recherches sur l'architecture des anciennes cathédrales* (Paris, 1823, grand in-fol.). On a publié, sous le titre de *Sulpice Boisserée* (Stuttgart, 1863), un recueil contenant son autobiographie, sa correspondance avec Goethe, etc. — Son frère, Melchior Boisserée, né en 1786, mort en 1851, découvrit le moyen de peindre sur verre avec le seul pinceau, et il a reproduit de cette façon les plus beaux tableaux de l'intéressante collection dont nous avons parlé. Il se fixa à Bonn et reçut du roi de Prusse le titre de conseiller privé.

BOISSET (Joseph-Antoine-DE), conventionnel montagnard, né à Montélimar en 1748, mort en 1813. Envoyé à la Convention par les électeurs de la Drôme, il vota la mort du roi, fut nommé commissaire pour régulariser la levée en masse; remplit plusieurs missions dans le Midi, et, après le 9 thermidor, dénonça les sanglants excès commis à Lyon contre les prétendus terroristes (1795), mais ne put ou ne sut les réprimer, et fut rappelé par la Convention. Il siégea ensuite aux Anciens et disparut de la scène politique après le 18 brumaire.

BOISSEZON, bourg et comm. de France (Tarn), cant. de Mazamet, arrond. et à 13 kilom. de Castres, sur la Durenque; pop. aggl. 355 hab., pop. tot. 2,707 hab. Fabrication de grosse et fine draperie de santé; apprêts et fouleries. Une petite tour avec créneaux et

meurtrières est le seul débris d'un ancien château fortifié, remplacé aujourd'hui par une église.

BOISSIÉE s. f. (boi-si-é — de Boissieu. n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant environ vingt-cinq espèces, qui croissent en Australie. Il On dit aussi BOISSIÈRE.

BOISSIER (Henri), humaniste suisse, né à Genève vers 1762, mort vers 1835. Ses principaux ouvrages sont : *Précis d'antiquités grecques*, d'après Schaff (Genève, 1824); *Précis d'antiquités romaines*, d'après le même (1824); *Principes de la prosodie et de la prononciation régulière de la langue française* (1827).

BOISSIER (Edouard-Pierre), botaniste suisse, né à Genève en 1810. Il voyagea dans le midi de l'Espagne, en Grèce et dans l'Orient pour y faire des recherches sur les espèces nouvelles ou mal connues. Il a publié : *Voyage botanique dans le midi de l'Espagne* (1839-1845, 2 vol. in-4°); *Elenchus plantarum novarum minus cognitarum* (1838, in-8°); *Diagnosis plantarum orientalium novarum* (1849-1859, 3 vol. in-8°).

BOISSIER DE SAUVAGES, médecin français. V. SAUVAGES.

BOISSIÈRE s. f. (boi-siè-re — du lat. *buxus*, buis). Lieu planté de buis. Il Vieux mot.

— Bot. Syn. de LARDIZABAL.

BOISSIÈRE (Claude DE), mathématicien français, né près de Grenoble au XVI^e siècle. Il a publié plusieurs ouvrages, notamment : l'*Art de l'arithmétique* (1554, in-8°); *Nobilissimus et antiquissimus ludus Pythagoricus qui rhythmomachia nominatur*, etc. (1556, in-8°), ouvrage curieux dans lequel il décrit un ancien jeu mathématique; *Art poétique réduit et abrégé en singulier ordre et souveraine méthode* (1554); l'*Art de la musique* (1554), etc.

BOISSIÈRE (Jean-Baptiste-Prudence), grammairien et lexicographe français, né à Valognes (Manche), à la fin de 1806. Quoique ses parents fussent sans fortune, ils l'envoyèrent au collège, avec l'intention de lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais la vocation était absente, et le jeune homme, qui termina sa philosophie avant l'âge de quinze ans, se vit forcé de donner des leçons particulières. La ville de Valognes n'offrant que bien peu de ressources, le jeune professeur voulut, comme tant d'autres, tenter la fortune à Paris; il s'y rendit en 1828 et entra comme professeur dans une institution. Quelques années plus tard, après avoir étudié la langue anglaise, il voulut voir l'Angleterre. Il resta plusieurs mois à Londres; mais comme il n'y connaissait personne, il n'y trouva pas d'élèves. Persuadé qu'il serait plus heureux dans une petite ville, il se rendit à Darlington, où il avait appris qu'il n'y avait point de professeur français. Il passa là deux ans, et il y serait resté probablement plus longtemps, si le principal du collège de Valognes ne lui avait écrit pour lui proposer une place de régent, qui lui assurerait une existence honorable au milieu de sa famille. Il quitta donc la position qu'il s'était faite en Angleterre et revint en France; mais il trouva occupée par un autre la place qu'on lui avait offerte; il n'était pas venu assez vite, et le parti religieux, tout-puissant dans le pays, s'était empressé de faire accepter un autre professeur, qui n'avait pas contre lui le fâcheux antécédent d'avoir refusé d'entrer au séminaire. Prudence Boissière se vit donc forcé de se fixer de nouveau à Paris; il y ouvrit une école, et la dirigea jusqu'en 1856. Frappé du peu d'exactitude qu'il trouvait dans les règles et dans les définitions des grammairiens qu'il mettait entre les mains de ses élèves, il résolut de faire lui-même une grammaire, et il s'y prépara de longue main en prenant chaque jour des notes sur les difficultés qui se présentaient à lui dans le cours de son enseignement, puis, quand il crut avoir amassé une somme suffisante de matériaux, il publia une *Grammaire graduée*, qu'il mit dès lors entre les mains de ses élèves. Il s'aperçut bientôt que cette grammaire était encore défectueuse, et il recommença à prendre des notes, se proposant d'en tirer parti dès que les circonstances le lui permettraient. Cependant, il s'occupait en même temps d'un autre travail beaucoup plus important, auquel il consacrait toutes ses soirées et ses jours de congé. Lorsqu'il était en Angleterre, il avait déjà conçu le projet de composer un dictionnaire qui offrît le moyen de trouver les mots par l'idée seule qu'on aurait des choses; tout était à créer dans ce travail, puisqu'il n'existait aucun dictionnaire de ce genre; il fallait reprendre un à un tous les mots de la langue, leur assigner autant de places différentes qu'on pouvait imaginer d'idées correspondantes, refaire cela plusieurs fois afin de réparer les omissions; c'était difficile, il fallait bien des années pour en venir à bout, et encore, le travail terminé, il fallait trouver un éditeur. Le manuscrit était à peu près achevé vers 1859, et MM. Larousse et Boyer, sans se laisser effrayer par la nouveauté de l'ouvrage, ni par la difficulté de faire comprendre l'utilité d'un genre de recherches dont tout le monde s'était passé jusqu'alors, s'engagèrent à le faire imprimer. Il fut livré au public en 1862, sous le titre de : *Dictionnaire analogique de la langue française*. Depuis cette épo-